

**PAGES  
MANQUANTES**



LE  
ROSAIRE



Notions Générales

I  
LES ORIGINES DU ROSAIRE  
Art. II. *Le Rosaire et la  
fausse critique* (suite)

Qu'on se reporte aux nombreux manuels du Rosaire composés depuis trois siècles, et dont les plus récents sont à portée de toutes les mains. Les auteurs de ces pieux écrits ont généralement fait suivre

leur œuvre personnelle d'une série d'exemples destinés à édifier le lecteur et à fournir aux prédicateurs des traits à raconter. Procédé fort ancien et qui remonte aux origines de l'Ordre et au delà. Or, à mesure qu'on se rapproche de son temps, et surtout à partir des maladroites élucubrations du Père Copenstein, la partie narrative de ces *Manuels* devient plus confuse, plus historiquement incorrecte, plus impossible. Par contre, plus on remonte le cours des temps, mieux on parvient à ressaisir un fil conducteur. On arrive à constater que les histoires, objet de nos recherches, appartiennent à un fonds commun, dont la lointaine origine ne peut être contestée.

Citons comme tenant la tête de cette classe d'opuscules, le livre du Frère Albert Castellano, intitulé *Il Rosario de la gloriosa Virginia Maria*, publié à Venise en 1521. Albert Castellano, Religieux savant et distingué, touche alors à la fin de sa vie. Par la majeure partie de sa carrière, il appartient au xve siècle ; par sa jeunesse, il est contemporain d'Alain, et il a vu refleurir le Rosaire. Parlant, dans sa préface, des exemples placés à la suite de son livre, il les déclare tirés d'écrits authentiques—*da libri autentici*. Nouveau témoignage à joindre à celui de Thomas à Kempis, du légat Alexandre et de Léon X.

Un pas de plus, fait en arrière, va nous mettre entre les mains, sinon tous ces écrits, dits authentiques, du moins des fragments qui leur ont été très certainement empruntés.

Et, d'abord, le manuscrit du Musée britannique, déjà cité, nous révèle l'existence d'une *Grant légende de saint Dominique*, qui, dit-il, est *emphie* des miracles du Rosaire ; il ajoute : "Pour cause de brièveté, la dicte légende n'a pas été escripte au présent livre". L'auteur veut dire que la légende n'a pas été reproduite intégralement, car, quelques lignes plus loin, il dit encore : "Pour ce que les gens ne croyent pas facilement les souverains et grans biens à eulz exhortés, c'est pourquoi on a escript et mis cy après aucuns miracles escripts en la dite grant légende."

La preuve est faite. Le passage qu'on vient d'entendre et qui appartient à un écrit rédigé de 1479 à 1486, contient la mention d'une légende transmise par les âges antérieurs. Le manuscrit ne se borne pas à la mentionner ; il s'en empare et en tire des exemples qui, plus tard,

prendront place dans les Manuels du Rosaire. Les paroles de Léon X—*prout in historiis legitur*,—celles du légat Alexandre—*cum in variis historiis legatur*,—celles de Thomas à Kempis—*cum prædicata legitur*—se trouvent désormais avoir un objet connu, déterminé.

Ce n'est pas tout. Ici, les preuves s'ajoutent aux preuves. Nous avons signalé un autre opuscule, qu'on pourrait appeler le frère du manuscrit trouvé au Musée britannique. C'est l'écrit intitulé *Unser lieben Frauen Psalter*, traduction, nous l'avons marqué, d'une œuvre d'Alain de la Roche. Cet opuscule, modèle des Manuels du Rosaire, qui devaient se multiplier dans la suite, offre, comme toutes ces productions, deux parties. L'une est didactique, et l'autre est historique, ou composée d'exemples. Dans la première, Alain, parlant en son nom propre, dit quelle est la nature du Rosaire ; il en décrit les conditions, il en montre les avantages ; il enseigne et exhorte. Après avoir fourni à ses lecteurs des motifs spéculatifs de s'attacher au Psautier de Marie, il ajoute : "Laissez-vous du moins toucher par les grands miracles et exemples de ce Psautier, lesquels sont advenus aujourd'hui et dans les jours d'autrefois." Cependant, il passe d'abord sur ces derniers, et les réserve, comme exemples historiques, pour la fin de son livre. Il ne s'occupe encore que des faits contemporains et dont il peut se porter garant. "Je ne serai, dit-il, ni si hardi, ni si imprudent que d'avancer des choses dont je n'aurais pas l'entière certitude." Et tous les alinéas qui suivent commencent par des tournures de phrases telles que celle-ci : "J'ai connu—j'ai vu de mes yeux—j'ai su très certainement."

Ainsi, les faits dont Alain assume la responsabilité personnelle, n'appartiennent pas au passé, mais au présent ; ils n'ont aucun rapport avec l'ancienne légende ; ils en sont soigneusement séparés. Et remarquons-le en passant : ni dans la première, ni dans la seconde partie de l'opuscule, on ne rencontre cette prétention qu'on croyait familière au bienheureux apôtre du Rosaire, de rebâtir l'histoire à l'aide de révélations personnelles.

R. P. DANZAS,  
des fr. prêch.

(à suivre)

## LA NATIVITÉ DE MARIE.

Roses, fleurs de la terre; étoiles, fleurs des cieux,  
 Brises du soir, soleil, aurore,  
 Doux parfums, purs rayons, accords délicieux,  
 Soyez plus doux, plus doux encore,  
 Et célébrez plus haut le Seigneur glorieux !

Car voici naître enfin la reine des merveilles,  
 Astre pour les cœurs égarés,  
 Aurore du soleil qu'attendaient dans leurs veilles  
 Les saints prophètes éplorés,  
 Quand la voix du Très-Haut tonnait à leurs oreilles.

Voici naître la fleur aux parfums bien aimés,  
 La fleur des fleurs à jamais belle,  
 Dont le miel nourrira tous les cœurs affamés ;  
 L'Eve au Seigneur toujours fidèle  
 Délivrant de leurs maux les justes opprimés.

En vain le noir démon croyait tout conquérir :  
 De nos péchés le poids immense  
 Nous entraîne vers lui. Dieu pour nous secourir  
 Mettra son sang dans la balance :  
 Voici naître Marie et la mort va mourir !

Le Seigneur s'est calmé dans sa bonté profonde,  
 Et les cieux ne sont plus d'airain ;  
 Voici que, de nouveau, son amour nous inonde ;  
 Sur la terre il sème le grain  
 D'où sortira l'épi qui doit nourrir le monde.

O berceau de Marie ! obstacle infranchissable  
 A tous les efforts de l'enfer !  
 Quelle force est en toi, fragile grain de sable  
 Qui suffis à borner la mer ?  
 C'est la force de Dieu, la force impérissable !

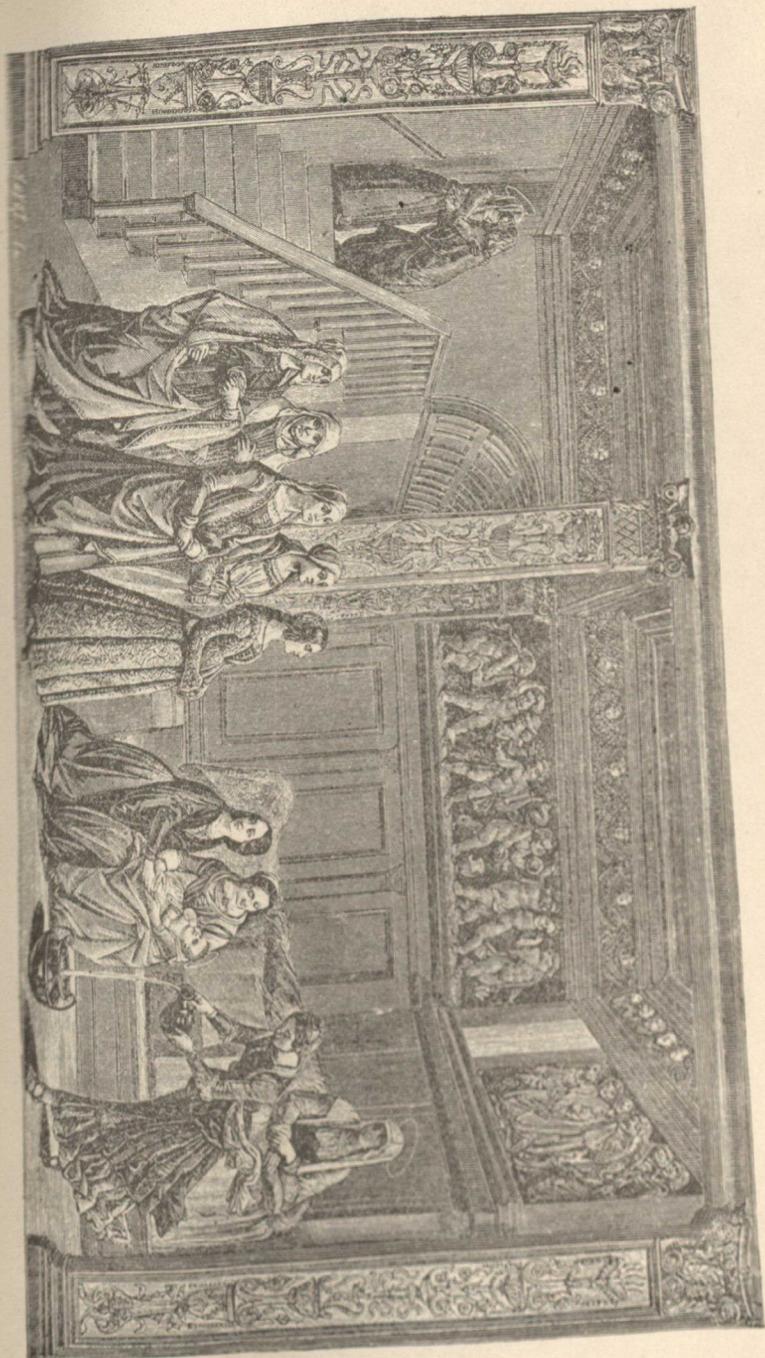
Car, frêle et cher berceau, tu renfermes déjà  
 Des grâces hors de toute atteinte :  
 Voyant pure du mal où l'homme se plongea  
 Marie enfant et déjà sainte,  
 Déjà le ciel charmé dit : Ave Maria.

Et nous aussi, pécheurs, nous saluerons Marie !  
 Le jour de sa Nativité  
 Fut un jour de pardon pour la terre flétrie,  
 Jour heureux où l'humanité  
 Vit finir son exil de la sainte patrie.

Joignons aux chants du ciel nos hymnes triomphants,  
 Aimons la Vierge tutélaire,  
 Elle est reine du ciel, nous sommes ses enfants,  
 Jésus nous la donna pour mère :  
 Elle est reine du ciel, nous sommes ses enfants.

LA NAIIVITE DE LA VERGE.

*D'après Girardouin.*



## PANÉGYRIQUE DE ST-DOMINIQUE.

*prononcé dans l'Eglise N. D. du Rosaire par le R. P. Wucker, des Pères de la Miséricorde de New-York.*

C'est une tâche épineuse entre toutes que la tâche qui m'incombe aujourd'hui, et pour m'en acquitter à la satisfaction de votre attente, il me faudrait l'honneur d'appartenir à la famille qui m'invite à lui parler de son Père ; car alors l'amour filial donnerait à mes accents une émotion communicative et l'amour paternel me couvrirait de ce manteau d'éloquence dont l'apparition seule prépare déjà les mains aux applaudissements. De plus, ce qui, de si loin, m'a appelé dans cette chaire, ce n'est pas la voix de la renommée : c'est la voix de l'amitié et cette amitié qui m'est si précieuse redouble mes appréhensions par la crainte d'en sentir se relâcher les liens si les fils viennent à mesurer les sentiments pieux de mon âme envers leur Père à la pauvreté des paroles qui diront son éloge. Mais cette même amitié, qui tant légitime mes craintes, légitime ma confiance dans la même mesure : aussi je m'y réfugie comme dans un port de salut. Elle sera pleine d'indulgence, comme par le passé et saura deviner, dans l'impuissance même de mes efforts, mon désir ardent de mériter ses faveurs.

Quant à vous, mes frères, il doit vous suffire qu'on prononce à vos oreilles et qu'on redise le nom béni de S. Dominique, rendu si cher à vos cœurs par l'affection dont vous entourent ses fils pour que votre attention soutienne et vos esprits et mon courage. Rassuré donc de part et d'autre, je crois pouvoir, sans témérité trop grande commencer la narration de la vie du grand Patriarche du pays d'Occident, du Chrysostôme du 13<sup>ième</sup> siècle, de l'apôtre du Languedoc, de l'Instituteur et du Propagateur du S. Rosaire, de Dominique, pour résumer toutes ses gloires, fondateur des Dominicains. Je n'irai pas morceler son existence en époques pour vous le montrer plus grand aujourd'hui que hier, et dans son âme je ne distinguerai pas telle vertu pour vous la faire admirer comme l'efflorescence et le couronnement de toutes les autres, non ; car Dominique, demeuré saint de la sainteté de son baptême n'était ni plus grand ni moins grand et les astres qui

ornaient le firmament de son âme brillaient tous du même pur éclat. Je vous raconterai sa vie comme les Evangélistes ont raconté la vie de Jésus-Christ lui-même, laissant à votre intelligente piété le soin et la satisfaction d'en découvrir et d'en reconnaître la grandeur, la sainteté et les mérites. D'avance je suis persuadé que comme le centurion en face du corps inanimé du Christ, vous vous écrierez en face du cadavre de Dominique, quand j'achèverai ma narration : Oui, vraiment, c'était là un fils de Dieu, un enfant de prédilection et comme la foule s'en allait du Calvaire, vous vous en retourneriez de cette enceinte en louant et en remerciant Dieu d'avoir donné au monde un tel exemple de foi agissante et de fécondes vertus.

Entre les petites villes d'Osma et d'Aranda, dans la vieille Castille, le voyageur rencontre sur sa route un gracieux village, appelé jadis Caraloga, aujourd'hui Caraloga la bienheureuse, coquettement assis au pied des montagnes, tandis qu'il aperçoit, dominant les toits rustiques, une suite de bâtiments qu'il est impossible de ne pas reconnaître comme une retraite de religieux. Au milieu de constructions modernes, l'attention se porte sur une tour massive et carrée, d'une date très ancienne et entourée d'une cour et d'un petit jardin. Cette tour est tout ce qui reste à la vénération du pèlerin du berceau de S. Dominique. Là, en effet, s'élevait, dans des temps lointains, le château des Gusman, seigneurs au 12<sup>ième</sup> siècle des territoires environnants. C'étaient de preux chevaliers et d'habiles hommes d'Etat, à qui l'Espagne était redevable de beaucoup de rayons de sa gloire la plus pure, en attendant qu'elle en reçût son fils le plus connu et le plus vénéré. Félix Gusman fut le membre fortuné de cette famille qui fit à sa patrie ce don précieux dont s'enorgueillit le monde entier. Il était marié à Jeanne d'Aza, d'une noble famille Castillane, dont les biographes et les panégyristes peuvent résumer les nombreux titres d'honneur dans les paroles dans lesquelles l'évangéliste S. Matthieu résumait les gloires de la Très Sainte Vierge : "Maria de qua natus est Jesus." Marie dont est né Jésus, Jeanne d'Aza dont est né Dominique. Jeanne n'était pas devenue une branche parasite au noble tronc qu'elle couronnait, se vantant de sa majesté et se nourrissant de sa sève jusqu'à épuisement; sa piété et ses œuvres fécondes lui donnèrent

une nouvelle parure et une noblesse nouvelle dans la richesse et la beauté de son fruit.

C'est en l'an 1170, sous le Pontificat du Pape Alexandre III, que vint au monde notre Saint, troisième fils de ses père et mère et accordé à leurs ardents désirs après les prières et les supplications de sa pieuse mère à S. Dominique de Silos, renommé en Espagne pour ses nombreux miracles. De là, le nom de Dominique donné à l'enfant. Des prodiges de toutes sortes avant sa naissance ainsi qu'au moment de son baptême et pendant son enfance pouvaient faire présager les grandes choses que le Seigneur opérerait par cet enfant de bénédiction, et le blason de l'ordre dominicain porte aujourd'hui encore l'image du chien blanc et noir, serrant dans sa gueule une torche illuminatrice, que la bienheureuse Jeanne vit en songe pendant qu'elle était enceinte de Dominique, en même temps que l'étoile radieuse qui apparut au-dessus de la tête de l'enfant au moment de son baptême. Ce fut la digne enfance d'un grand Saint que l'enfance du fils de Félix Gusman. Les leçons mais surtout les exemples de ses pieux parents produisirent dans cette âme d'un jour des prodiges de vertus, et c'est aux côtés de sa mère, soit agenouillée en oraison, soit visitant les pauvres, qu'il se forma à cet exercice de la prière et à cette pratique de la charité que le lecteur de sa vie a si fréquemment l'occasion d'admirer. A sept ans il fut confié à son oncle maternel, chanoine de l'Eglise de Gumiel d'Izan, où il demeura jusqu'à son adolescence quand ses parents résolurent de l'envoyer à quelque école de renom pour le préparer à sa future carrière.

Sa future carrière, quelle sera-t-elle ? Laquelle elle sera ? mais n'a-t-elle pas été tracée par les parents du jeune homme, au pied même de l'autel où ils implorèrent en larmes la naissance d'un troisième fils ? Pourquoi ce troisième fils ? Ah ! sans doute les deux premiers nés s'étaient montrés indignes de la gloire des chevaliers de Gusman et il faudra rayer leur nom et le nom des leurs de cette longue et courageuse lignée où la fierté castillane ne peut tolérer une tache et on espère de ce troisième fils un renouveau de sève et plus puissante et plus pure dans le vieil arbre généalogique. Oui, c'est bien un héritier que Félix et Jeanne implorèrent du ciel, non pas que l'honneur du vieux nom fut un fardeau trop lourd aux épaules des aînés,

Loin de là ; mais leur native et légitime ambition avait jugé insuffisante la noblesse dont ils avaient hérité et ils passèrent de la cour d'un roi de la terre à la cour du roi de toutes les terres, en se consacrant à Dieu dans l'état ecclésiastique. Dominique, dans l'esprit de ses parents, sera donc l'héritier naturel et de leur fortune et de leurs titres, aussi est-elle grande leur anxiété au moment où, avant de choisir ses futurs maîtres, ils devront découvrir les inclinations de son cœur et les désirs de sa volonté. Toutefois la ferveur de l'esprit de l'enfant leur faisait aisément deviner la préférence de ses goûts, et leur propre piété les disposait au troisième et dur sacrifice de leurs chères espérances. Loin donc de mettre des obstacles à cette nouvelle vocation ils la favorisèrent de leur mieux en envoyant Dominique dans les écoles célèbres de Palence où, pendant dix ans il travailla sous la direction de maîtres très habiles, faisant, dit l'historien Réchac de rapides progrès à cause de son esprit d'ordre. « S'il priait, c'était avec piété ; s'il étudiait, c'était avec attention ; s'il chantait c'était avec ferveur et une angélique modestie ; s'il conversait c'était avec humilité, et Théodoric ajoute que ce jeune homme présentait un spectacle admirable ; adolescent par les années, il était déjà mûr par sa sagesse ; supérieur aux plaisirs de son temps, et ayant grande soif de justice ; aussi les conversions que l'éloquence de ses paroles produira plus tard sur la grande scène du monde, l'exemple de ses vertus les opère déjà dans la retraite cachée de l'école et nous voyons, entre beaucoup d'autres, un jeune étudiant allemand, Conrad d'Urach, touché par tant de piété, entrer dans l'ordre des Cisterciens, dont il devient l'Abbé Général, pour mériter plus tard la pourpre cardinalice et témoignant sa reconnaissance à son convertisseur par la puissante protection qu'il accorda toute sa vie durant à sa famille religieuse.

Prêtre il l'était donc déjà par la régularité de sa vie et la fécondité de son apostolat, Dominique, avant qu'il ne le devint par l'huile consécrationnelle que versa dans ses mains Don Martin de Bazan, Evêque d'Osma. Le vieil Evêque consacrateur se prit d'une paternelle amitié pour le jeune ordonné et il l'adjoignit à son futur successeur, Don Diego, de Azevedo, chargé de la réforme des membres du Chapitre de la cathédrale d'Osma.

A partir de cette heure la mission de Dominique va se dessiner de jour en jour plus nettement, cette mission de grand lutteur pour la vérité, où il dépensera toute son intelligente et courageuse activité, et qu'il lèguera à ses fils pour qu'ils la remplissent à travers les siècles et qu'ils la perpétuent jusqu'à leur consommation finale. Le chien au flambeau illuminateur le symbolisera désormais avec une frappante et indéniable fidélité, car Dominique donnera l'éveil partout où la demeure de son Dieu et Seigneur sera menacée d'invasion et sa puissante voix, renforcée par la voix de légions de disciples jettera dans le monde des erreurs des éclats si sonores et si lumineux que, s'ils ne dissipent pas les ténèbres soudainement, ils indiqueront au moins aux âmes anxieuses, comme la sirène dans l'épaisseur insondable du brouillard, l'orientation où le salut peut être espéré. Et c'était bien le moment où il fallait à la porte des sanctuaires de Dieu des gardiens vigilants, résolus à ne pas reculer d'un pas devant les barbares iconoclastes qui en souillaient la sainteté par les plus sacrilèges profanations ; c'était bien le moment où il fallait, couvrant de leurs corps le saint Evangile, comme le chien de garde étendu sur le vêtement de son maître, des serviteurs déterminés jusqu'à la mort à le protéger contre les faussetés et les mutilations des foules hérétiques que de pervers docteurs avaient comme affolées contre les plus solides enseignements de nos livres saints.

Non loin du pays de Dominique, sur l'autre versant des Pyrénées, dans le beau pays de France une hérésie avait en effet surgi et comme une traînée de poudre avait couru en laves de feu dans les esprits enthousiastes de nos populations méridionales. C'était une étincelle qu'un souffle mauvais avait ressuscitée, dans l'extrême Orient, du vieux foyer manichéen et qui, traversant les terres et les mers était venue commencer son œuvre de feu dans la ville d'Albi, d'où le nom d'Albigeois donné aux nouveaux hérétiques. Leur doctrine, dit le Père Danzas, n'était autre chose que la négation complète et radicale des croyances chrétiennes. L'Unité et la Trinité de Dieu, la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, les Sacraments de l'Eglise et sa divine autorité, se trouvaient inscrits en tête de ce symbole de destruction, d'où se tiraient des conclusions subversives de toute moralité. La culpabilité de l'homme

étant niée avec son libre arbitre, la justice devenait l'exercice d'une infâme tyrannie ; la condamnation du mariage détruisait l'existence même de la famille en même temps qu'elle jetait le frein à toutes les mauvaises passions, et le mépris théorique de l'autorité engageait les hérétiques dans un dévergondage d'idées et d'actions non moins dangereuses pour l'Etat qu'hostiles à l'Eglise. Les blasphèmes les plus révoltants insultaient à la sainte humanité du Christ, ainsi qu'à la vertu de sa mère et dans le jugement des Albigeois le glorieux patron de votre beau pays du Canada, S. Jean Baptiste, devait être considéré comme un des chefs parmi les démons de l'enfer.

Pendant sept ans Dominique lutta avec ces révoltés de la foi, lutte où sa charité pour les âmes et son désir de les sauver lui fit faire des prodiges d'héroïsme, dans les nuits passées en prières, les journées occupées à la prédication et les journées et les nuits mortifiant son corps par les jeûnes et les sanglantes macérations. Fidèle à la recommandation du Pape qui voulait que l'erreur fut dissipée par l'exposition de la vérité, il prêcha l'Evangile comme l'apôtre S. Paul voulait que son disciple le prêchât, sans relâche, en temps opportun et inopportun, argumentant, suppliant, reprenant mais avec une inaltérable patience et dans une doctrine indéfectible. Cette histoire de sept années d'apostolat de S. Dominique dans le Languedoc c'est l'histoire même des trois années de mission de Jésus-Christ à travers la Judée, histoire sans trait sail-  
lant, sans action d'éclat, sans même ces conversions spontanées et en foule qui suivaient les prédications de tant d'autres Saints. Rien de tout cela, ici, excepté un trait d'humilité, au milieu de la vénération dont le Saint était l'objet ; un trait de patience en face du mépris des ennemis, quelques paroles de confiance en Dieu que la tradition des âges nous a apportées, ou la relation de quelque miracle qu'il opérait comme le Maître dans les traces duquel il marchait quand il montait et descendait les collines de Narbonne, quand il parcourait les villes et les villages, prêchant la foi et recherchant les brebis égarées. Une évangélique suavité s'échappe de ces faits si simples, cueillis çà et là et qui, opérés dans l'histoire sanglante et troublée de cette époque font l'effet de notes argentines que l'oreille perçoit dans les intervalles d'une tempête. Nous voilà loin des

prisons, des chaînes, des glaives, des bûches que les historiens malveillants nous présentent comme les instrumens de conversion dont usait notre Saint. La prison, c'était la retraite où il se retirait et où il pria ; ses chaînes, c'était la discipline dont il se frappait ; son glaive, c'était la parole tranchante qui meurtrissait pour guérir ; et ses bûchers ne connaissaient d'autres flammes que les flammes de la charité. Ah ! celles là étaient un brasier ardent et dévorant où la miséricorde de Dieu et les appels touchants de Dominique précipitaient les âmes et d'où elles sortaient purifiées des doctrines malsaines et rayonnantes de la pure lumière de la vérité. Et comment donc eussent-elles pu résister à tant d'amour qui les sollicitait, à tant de dévouement qui se dépensait pour elles ; comment eussent-elles pu regarder comme un faux prophète celui qui faisait à ses ennemis cette réponse, digne de l'héroïsme des plus grands martyrs, quand ils lui demandaient ce qu'il eut fait s'il était tombé entre leurs mains : Oh ! répondit le Saint, je vous eusse prié de ne pas me tuer d'un seul coup, mais petit à petit, me coupant chaque membre de mon corps, l'un après l'autre ; et après cela je vous eusse demandé de m'arracher les yeux et de m'abandonner ainsi pour prolonger mes souffrances, gagner plus d'âmes et mériter une couronne plus belle.

Néanmoins ce qui détermina les conversions les plus nombreuses ce ne furent ni les travaux de Dominique ni ses mortifications. Le saint se plaignait même, un jour, au ciel de l'insuccès de sa mission, et voici la réponse que le ciel lui fit par sa glorieuse Reine : Ne vous étonnez pas du peu de fruits que vos labeurs ont produits. Vous avez, jusqu'ici travaillé un terrain que n'a pas fécondé encore la rosée de la grâce divine. Lorsque Dieu résolut de renouveler la face de la terre, il commença par y verser la pluie bienfaisante de la Salutation angélique. Prêchez donc mon Psautier, qui se compose de 150 Ave et de 15 Notre Père et vous récolterez une moisson abondante. Et Dominique prêcha ce Psautier merveilleux, et avant de le prêcher et après l'avoir prêché il le récitait et à chaque Ave de supplications que la terre envoyait au ciel, répondait un Ave de bénédictions que le Ciel laissait tomber à la terre et Jésus-Christ, qui accompagna la première Salutation angélique suivit de même les salutations de l'apôtre du

Languedoc, venant s'engendrer de nouveau dans les pauvres âmes stériles de sa foi et des œuvres qu'elle produit.

(à suivre)

---

## LA BIENHEUREUSE IMELDA.

*vierge dominicaine.*

L'histoire de la bienheureuse Imelda est considérée par les uns comme une légende, une de ces pieuses fraudes—puisqu'un genre de piété existe—très propre à exciter la dévotion des fidèles envers le Très Saint Sacrement et en particulier la ferveur des enfants de la première communion.

D'autres ont vu dans cette histoire un de ces récits populaires qui, par le fait même de leur popularité, perdent toute détermination de temps, de lieu, de famille : il y a des bienheureuses Imelda un peu dans tous les Ordres, un peu dans tous les pays, un peu dans tous les siècles. La vraie—celle qui a inspiré toutes ces contrefaçons—il n'y a aucun danger qu'on la retrouve !

Ce danger, au contraire, est très menaçant.

Le 16 Septembre, l'Ordre des Frères prêcheurs célèbre la fête de la Bse Imelda Lambertini, béatifiée par le pape Léon XII. Son culte et son office ont été autorisés par l'Eglise. C'est donc l'Eglise elle-même qui présente aux fidèles le récit véritable de la vie et de la mort de la bienheureuse. Pour remettre cette légende dans son cadre historique, le témoignage et l'autorité de l'Eglise seront assez.

---

Dans le cloître, on l'a nommée Imelda c'est-à-dire douce comme du miel. Elle est issue d'une noble famille de Bologne, les Lambertini. Mais, au fond de son cœur d'enfant, elle s'est déjà choisi une autre famille ; elle veut posséder l'héritage de S. Dominique : souffrance et pauvreté sur terre, amour et éternité au ciel.

Pour le monde, ses plaisirs et ses intérêts, elle n'a que dédain. Bientôt, elle ne veut même plus le connaître. Alors, elle vient au couvent de Ste Marie Madelei-

ne, à Valdi Pietra, près de Bologne, elle demande l'habit des sœurs de St-Dominique.

Elle avait dix ans. Elle était déjà un modèle pour les religieuses les plus parfaites. Un travail incessant sur elle-même l'avait rendue maîtresse des moindres mouvements de son âme. Son corps si faible, elle lui faisait rudement expier les moindres imperfections de sa vie. Elle voulait surtout par ses pénitences rigoureuses garder sa vie de toute tache : on eût dit un miroir très pur dont elle eût tourmenté sans cesse la surface pour qu'aucun souffle n'eût le temps d'y déposer un nuage.

Surtout, elle aimait à vénérer la très sainte Eucharistie. Elle n'assistait jamais au saint sacrifice sans se pénétrer davantage de la réalité et de la sublimité de ce mystère. Chaque jour, elle comprenait mieux la vie de Jésus dans l'Eucharistie, sa vie de charité pour nous, chaque jour, elle s'en pénétrait davantage, elle en pénétrait plus efficacement sa propre vie. Chaque jour, aussi, ses larmes plus abondantes, ses élans plus irrésistibles témoignaient que sa vie était là, dans sa source, dans son intensité, dans sa perfection.

Trop jeune encore pour recevoir dans son corps le corps de Jésus, elle enviait ses sœurs plus heureuses, s'étonnant seulement, et le disant naïvement, que l'on pût communier sans mourir. Elle sentait trop que dans ce mystère de pauvreté et d'abaissement se cachait le principe vivant, palpitant de toute perfection à rêver, à aimer ; et, se sentant, dans son humilité, trop petite pour cette si grande chose elle ne savait pas comment elle ferait pour n'en pas mourir.

Malgré l'ardeur de ses désirs, on avait dû différer encore le moment de son union avec son Dieu. Mais Dieu ne sut point résister à l'appel pressant de cette âme d'enfant.

Le jour de l'Ascension, Imelda était restée seule, comme toujours, tandis que les sœurs allaient prendre place à la table du Seigneur. Elle était plus ardente encore que les autres jours, ses larmes de désir étaient plus brûlantes . . . . .

Peut-être avait-elle longtemps rêvé que son Dieu descendrait en ce jour dans son âme . . . que ce serait peut-être pour la chercher et l'emporter au ciel avec lui—en ce

jour de l'Ascension. Mais non, elle se résignait maintenant, n'espérant plus, laissant seulement se répandre, en présence de son Dieu, ses plaintes douloureuses, ses regrets déchirants.

Elle pleurait.

Mais voici qu'une hostie descend du ciel, et, resplendissante, s'arrête au dessus du front de l'enfant. Elle, hésitante et timide, attendait, heureuse seulement d'être si près de Jésus, espérant aussi.

Les sœurs, en hâte, appellent le prêtre qui était à l'autel ; l'hostie recueillie sur la patène est enfin déposée sur les lèvres d'Imelda, l'enfant bienheureuse.

Elle sait maintenant pourquoi elle ne pouvait comprendre que l'on pût communier sans mourir ; " ses yeux se sont fermés ; calme, souriant au ciel, elle laisse doucement retomber sa tête." Et son âme s'en est allée comme une légère vapeur de myrrhe ou d'encens, s'élevant au ciel à la suite de son Sauveur—en ce jour de son Ascension.

Quelle est-elle ? Elle s'élève à travers le désert comme un nuage de parfum, comme une clarté d'aurore qui naît, radieuse ?

Et les anges répondent : c'est notre petite sœur.—  
" Soror nostra parva."

#### RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

L'Eglise. — N. S. Père le pape Léon XIII. — L'Ordre de St-Dominique et ses œuvres. — Nos prédicateurs. — Notre noviciat. — Les associés à l'œuvre du noviciat et cette œuvre elle-même. — Les personnes qui aident à la propagation du S. Rosaire — La rentrée des écoles. — Une bonne direction pour une personne qui en a bien besoin. — Plusieurs vocations. — Les intentions de tous nos abonnés et de tous les associés à la confrérie du S. Rosaire. — Quatre abonnés défunts de l'œuvre du noviciat : Hormisdas Larocque (St-Valérien,) Damase Leduc (Bedford), Napoléon Godreau (St-Pie), Mme Joseph Giguère (Montréal).

## LA PRIÈRE DU CŒUR.

Le rosaire est comme un tableau où Jésus et Marie sont représentés.

11<sup>me</sup> Pour comprendre Jésus et Marie, il faut regarder ce tableau, le contempler.



VIERGE DE RAPHAEL

Ne dites pas : c'est peu de contempler Jésus et Marie, il faut les imiter et la force nous manque.

Appliquez-vous, simple et humble, à la méditation du rosaire, avec le bon désir d'imiter les vertus de Jésus et de Marie.

Voici ce qui arrivera :

Le Rosaire est un tableau : au fond des yeux qui le contemplant, il demeure gravé—comme un cachet dans la cire molle.

Au fond de l'âme qui médite la vie et la mort de Jésus, Jésus imprime l'image de sa vie et de sa mort.

Il faut pour cela que notre âme se laisse faire comme une cire molle, qu'elle soit bonne, simple, croyante, humble et droite.

Chaque fois que nous méditons dévotement le rosaire, nous retouchons l'image de Jésus et de Marie, dessinée en nous.

Ou plutôt, cette image elle-même se retouche, pour refaire les traits qui auraient pu s'effacer, pour parfaire les lignes qui ne seraient pas ressemblantes.

Dites souvent votre rosaire, pour que votre âme, sans cesse retouchée, perfectionnée, soit une copie fidèle de Jésus et de Marie.

Dites à Jésus et à Marie la prière des humbles et des pauvres : dans vos richesses elle vous fera généreux—humble dans vos honneurs.

Dites à Jésus et à Marie des choses simples et aimantes, comme elles vous viendront au cœur.

*“ Donne-moi, très doux et très tendre Jésus, de me reposer en toi au delà et au dessus de toute créature, de tout salut, de toute beauté et de toute gloire, au dessus de tous les dons et présents que tu peux donner et répandre, au delà de toute joie et de toute allégresse que l'âme peut recevoir et sentir.”*

---

## FRA ANGELICO ET LA VIERGE A L'ÉMERAUDE

---

Une après-midi, il y a de cela quelque cinq cents ans, le Podestat de Fiesole prenait le frais autour de sa cité, déjà bien vieille alors, comme l'atteste l'appareil étrusque de ses grosses murailles. Fiesole est suspendu aux premières aspérités des Apennins, dominant au loin la vallée de l'Arno et Florence la superbe. Mais le podestat ne songeait pas à admirer ce beau panorama.

Comme il longait en sa promenade le jardin des Frères-Prêcheurs, qui n'était pas encore sévèrement enclos, car le couvent était de fondation toute récente, il s'avisa que

les fils de saint Dominique avaient des roses sans pareilles.

Ces merveilles de la végétation étaient dues aux bons soins de Frère Simplicie, qui, d'après l'ordre de son prier, consacrait son temps à l'arrosage. Simplicie n'était pas docteur en droit canon : c'était un humble croyant, qui faisait son salut en puisant de l'eau dans une fontaine ; c'était une âme candide et sans reproche, qui comptait les *Ave Maria* du Rosaire avec les arrosoirs vidés et remplis sans interruption. Si un péché avait effleuré jamais sa robe d'innocence, ç'avait été péché d'orgueil, en contemplant l'éclat embaumé de ses fleurs, préparées avec amour pour l'ornement du sanctuaire. A l'office, quand il voyait ses roses décorer le tabernacle, ou s'effeuiller en tapis de pourpre sous les pas du rayonnant ostensor, il avait peine à se défendre contre une vanité d'auteur et il lui semblait que la madone du cloître souriait à ses guirlandes avec une complaisance amie. Sans doute, il partageait sans réserve l'enthousiasme de toute la Toscane pour les fresques délicieuses qu'un jeune moine tout nouveau, Fra Giovanni, jetait avec profusion sur les voûtes et les lambris du monastère commencé ; mais Simplicie était tenté de croire que l'hommage de ses roses était plus pur, plus suave encore, plus doucement agréé par le roi de la nature. Pauvre Simplicie ! Quel trouble en son âme limpide comme un cristal, s'il eût pu se douter que le succès de son horticulture allait donner aux méditations du podestat en promenade une direction si fâcheuse !

Celui-ci, en effet, s'était arrêté dans le chemin, admirant les roses à travers le grillage :

— Comme ce coteau s'est amélioré, murmurait-il. Je n'y connaissais autrefois que des ronces et des cailloux ! La ville n'a point su en tirer parti : c'est même pour cela que j'ai laissé, sans crier gare, les Révérends Pères s'installer en ce lieu abondonné et s'y tailler un domaine. Si j'avais prévu qu'ils y feraient un si joli jardin, je leur aurais demandé une centaine d'écus d'or. Ils seraient bien utiles en ce moment dans notre caisse, car on nous demande, à Foligno, soixante écus romains pour nous peindre la madone qui manque à l'autel majeur de notre cathédrale !... Au fait, est-il vraiment trop tard ? Aucun acte régulier n'a consacré l'abandon de la propriété municipale.

Il serait d'une bonne administration de réclamer au moins quelque somme, avant de reconnaître comme légitime par-devant le protonotaire communal, l'établissement des Frères-Prêcheurs en ce lieu !

Ces pensées occupèrent le seigneur podestat durant son retour, et pendant son souper de famille, et même, je dois l'avouer, pendant sa prière du soir.

Mais, comme il n'était point un mécréant, avant que de s'en ouvrir au conseil de ville, il résolut de chercher, avec les Frères-Prêcheurs, une base d'entente, qui lui permit de présenter à ses concitoyens une solution conciliant tous les intérêts. Dès le lendemain matin, il vint au couvent exposer ses idées au Révérend Prieur.

La réclamation était inattendue : le Prieur en fut abasourdi. Ce n'était point un diplomate : il reconnut les droits de la ville de Fiesole, mais il rappela qu'il avait occupé un terrain désert et inculte, ajoutant que le silence bienveillant des autorités lui avait fait l'effet d'une cession tacite :

— Il en arrivera, conclut-il humblement, comme il plaira à Dieu et à Votre Seigneurie. Mais elle sait que nous sommes des mendiants, par vœu et par profession, que notre Père saint Dominique nous a défendu de thésauriser ; que nous n'avons ni sou ni maille, et que, si l'on nous chasse, nous vous laisserons nos pauvres constructions commencées, nous irons planter notre tente où nous poussera le vent du bon Dieu !

Le départ des Frères-Prêcheurs ! le podestat n'avait pas envisagé cette violente hypothèse : on les aimait en ville, et lui-même n'avait pour eux que respect et attachement. Il protesta avec sincérité qu'il ne souhaitait rien de semblable.

— Cependant, ajouta-t-il, Votre Paternité doit souhaiter un titre de propriété en règle ; et, malgré toute notre bonne volonté, l'état de nos finances ne nous permet pas de vous faire une pure donation. Cherchons ensemble un accommodement.

L'accommodement intervint, et le premier instruit de la chose fut le jeune moine peintre, Fra Giovanni. Le Prieur l'alla trouver sur son échafaudage, dans la salle du chapitre :

— Mon frère, lui dit-il, abandonnez pour un temps ce travail. Le don de l'art que Dieu vous a fait va être utilisé pour sa gloire et le salut de notre maison. Les autorités de Fiesole vous demandent une toile importante, une image de la Vierge Marie. Mettez à cette œuvre toute votre âme ; nous devons l'offrir à la ville, pour le retable de sa cathédrale, et la ville, en échange, nous octroiera l'emplacement de ce monastère qui n'est pas nôtre encore.

— Aurez-vous besoin d'un modèle ?

— Le modèle est là-haut, fit Giovanni en levant vers le ciel son regard séraphique.

— C'est bien. Faites vite. A partir de cette heure, le Frère Simplicio sera à vos ordres, afin de broyer les couleurs et de vous servir dans la préparation matérielle de votre travail.

Le jeune moine s'inclina et alla s'enfermer aussitôt, avec son auxiliaire, dans son humble atelier.

Il s'agenouilla, priant avec ardeur. Et, peu à peu, l'ardeur de sa foi naïve illuminant son imagination de croyant et d'artiste, le type de la Vierge sembla prendre corps devant lui. L'œil fixé sur le modèle divin que lui présentait l'extase, il saisit la palette et les pinceaux, traduisant dans sa composition la grâce exquise et le tendre mysticisme qui débordaient de son cœur. Rien de terrestre dans cette figure suave, éthérée, que le peintre traçait, agenouillé, suivant l'idéal pur enfanté par sa foi, et copiant la madone qu'il voyait, présente pour ainsi dire, lui sourire en son nimbe étoilé.

Muet de surprise devant l'auteur et devant la toile, qui chaque jour prenait une vie plus intense, Simplicio, en préparant sur la palette l'incarnat de la tunique ou l'azur du manteau, se sentait envahi par un respect religieux, comme devant une apparition réelle de la madone ; et, quand il s'esquivaît sur le soir un moment, pour désaltérer ses roses chéries, il répondait aux frères curieux qui l'interrogeaient, dans les corridors, sur l'œuvre mystérieuse :

— *Angelico, angelico!* C'est un ange qui peint !

Il adressait la parole à la sainte image ; il en arrivait à confondre le portrait et le modèle ; il l'aimait, et son sentiment s'exaltait à mesure qu'approchait le jour où l'artiste extatique déposerait son pinceau !

Ce jour vint, et Fra Giovanni s'en alla prévenir le Père Prieur que l'oeuvre était achevée. On réunit les moines, qui franchirent la porte de l'atelier. L'enthousiasme les saisit aussitôt : tous éprouvèrent quelque chose des émotions qui agitaient Simplicio ; ils tombèrent à genoux, en s'écriant : *Ave Maria ! Ave Maria !* Et le mot du pauvre Frère circula comme l'expression juste du sentiment universel : *Angelico ! Angelico !*

— *Angelico !* répéta le podestat, aussitôt mandé... et il fut résolu que le tableau serait dès le lendemain porté à la cathédrale.

Le clergé, le conseil de ville, tout le peuple de Fiesole vinrent chercher processionnellement la nouvelle madone, et Simplicio, radieux, leur ouvrit les portes de la salle du chapitre, où le tableau avait été soigneusement déposé.

Un cri d'admiration, tout aussitôt suivi d'un mugissement de colère, éclata dans la foule... C'est qu'une main sacrilège avait percé la toile, piquant dans les mains de la madone une rose du jardin, une rose encore toute emperlée des baisers du matin ! Naïf hommage que Simplicio avait jugé le plus digne de sa chère madone, et dont il avait voulu la parer amoureusement en lui disant adieu.

Les gens du peuple sont artistes en ce pays. Malgré la sainteté du lieu, les imprécations retentirent ; et la foule eût fait à Simplicio le plus mauvais parti, si Fra Giovanni ne fût accouru et ne l'eût couvert de sa robe blanche... A la vue du Maître, une même clameur jaillit de toutes les poitrines : *Angelico ! Angelico !* Et l'ovation faite au peintre fit oublier un instant Simplicio, qui put s'échapper par la porte du jardin.

*Angelico ! Fra Angelico !* le moine de Fiesole a gardé ce doux nom, au monastère de Florence, que ses supérieurs l'envoyèrent aussitôt décorer de ses chefs-d'oeuvre ; à Orvieto, où il a peint la cathédrale ; à Rome, où Nicolas V lui confia une chapelle du Vatican.

Quant à la madone transpercée par une rose, elle a pris le nom de *Madone à l'Émeraude*. Fiesole, en effet, ne voulut jamais qu'un pinceau étranger réparât l'erreur de Simplicio. Seulement, lorsque Fra Angelico, après avoir refusé la mitre et même la pourpre, mourut à Rome, où la plus humble dalle marque sa sépulture, dans l'église

de la Minerve, lorsqu'il fallut par conséquent renoncer à l'espoir d'une réparation par les mains de l'auteur, le vieux podestat, pour honorer sa mémoire, détacha de son chaperon une émeraude étincelante, que lui avait donnée son voisin Cosme de Médicis, et la fixa sur la toile outragée pour en couvrir la déchirure.

L. DE LA BRIÈRE.

### LES PÈRES DOMINICAINS DE LEWISTON.

A l'occasion du centenaire de Lewiston, le *Messenger*, journal canadien de cette même ville, a publié un remarquable article intitulé : *Notre paroisse canadienne*. Nous voudrions le reproduire tout entier, à l'honneur de nos compatriotes des Etats-Unis, et de cette foi *généreuse* dont leurs œuvres témoignent. Au moins citons-en quelques extraits.

.....  
 "Erigée en 1870, la paroisse canadienne eut les commencements les plus modestes et sa première année ne fournit que dix-huit naissances ou baptêmes. Ce faible chiffre révèle une population peu nombreuse. En 1894, ce total de 18 a été remplacé par le nombre éloquent, suggestif et consolant de 507.

Successeur du premier curé qui ne fit que passer à Lewiston, le révérend Monsieur Hévey est resté pendant dix ans (1871-1881) à la tête de notre paroisse.

"Son œuvre principale fut la construction de l'Eglise Saint-Pierre. Vaste monument, œuvre hardie et même téméraire à l'époque où elle fut bâtie, cette église était, dix ans plus tard, en 1884, tout à fait insuffisante.

"Non loin de son église, Monsieur Hevey ouvrit, vers 1878, un modeste asile sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes. Confié aux Sœurs Grises venues de Saint-Hyacinthe, cet asile fut à la fois un humble germe d'école paroissiale et une petite miniature d'hôpital catholique ouvert à quelques infirmes seulement. C'était le grain de sénévé qui devait se dédoubler plus tard, germer et s'épanouir en deux arbres considérables ; je veux dire ces deux œuvres les plus importantes après la fondation d'une

église : l'œuvre de l'éducation catholique des enfants et l'œuvre de l'assistance des pauvres malades.

"En 1881, notre paroisse fut confiée aux Pères Dominicains. Ils en prirent possession le 2 octobre. A cette époque, la population s'élevait au chiffre de 4,000 âmes et les baptêmes atteignaient le nombre de 233.

"A peine installés, nos Pères formèrent le projet d'une vaste école à construire. Admirablement secondés par toute la population canadienne, les Pères firent immédiatement commencer les travaux et un an après, ils eurent la joie d'offrir à leur peuple une belle et spacieuse école, composée de huit classes et susceptible de recevoir 600 enfants. . . . .

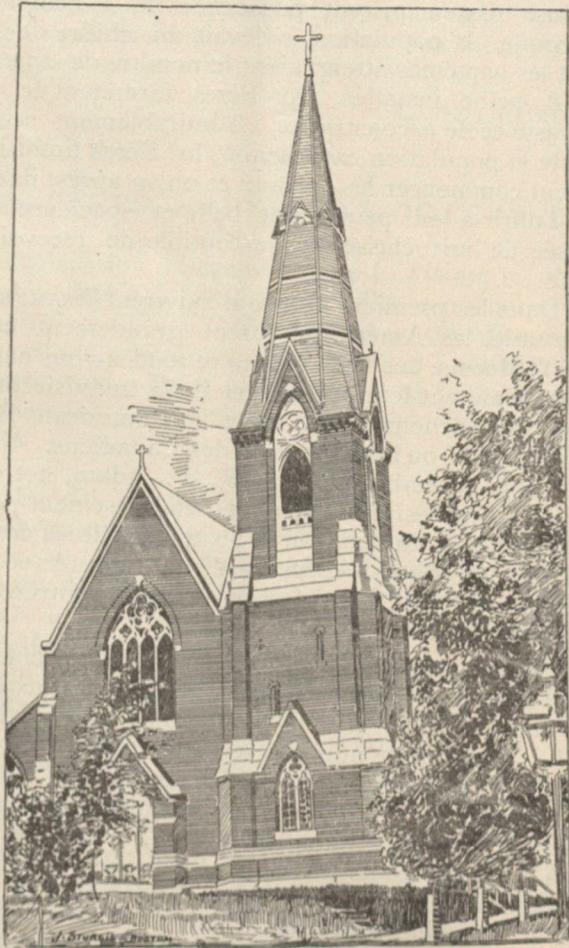
"Dans les premiers mois qui suivirent l'inauguration de cette salle, les Américains furent grandement étonnés de voir l'affluence des Canadiens à ce rendez-vous national. Ils en exprimèrent leur surprise et ils la traduisirent dans un mot : ils surnommèrent notre "Dominican Block" le "City Hall" ou hôtel de ville des Canadiens.

"Le 31 décembre 1885, le R. P. Adam, notre curé à cette époque, désireux d'avoir un établissement pour les garçons, achetait une maison et un terrain situés entre les rues Blake et Bates. Plus tard, une grande école fut bâtie sur ce terrain et plus de 300 enfants y entrèrent dès les premiers jours.

"Pendant ce temps, l'asile de Notre-Dame de Lourdes était devenu trop étroit. Il fallut penser à l'acquisition d'une maison qu'on devait transformer en un véritable hôpital. En dépit de nombreuses difficultés, l'œuvre fut exécutée et actuellement, les Sœurs Grises soignent, chaque année, par centaines, les malades et les infirmes appartenant aux trois races de la ville, à la race américaine, à la race irlandaise et surtout à la race française.

"Bientôt, une nouvelle œuvre s'imposa à la conscience et au zèle de nos prêtres.

"En 1870, aucune famille canadienne ne restait au-delà du pont d'Auburn, vis-à-vis du Petit-Canada. Quinze ans plus tard, un groupe important de nos compatriotes s'était fixé sur ce territoire appelé maintenant New-Auburn. Ce groupe augmenta chaque année. En 1890, nos Pères résolurent de donner à ces douze cents âmes les deux choses absolument nécessaires à la vie chrétienne,



ÉGLISE DES PÈRES DOMINICAINS, A LEWISTON.

une chapelle et une école. En décembre 1891, on inaugura solennellement la chapelle-école d'Auburn. Plusieurs Dames de Sion, récemment arrivées de France, avaient la charge de cette école. . . . .

“Le diocèse de Portland manquait d'un orphelinat pour les petits garçons et le besoin d'une semblable institution se faisait sentir sur divers points du diocèse, surtout à Lewiston où la population catholique augmentait d'année en année. De concert avec Mgr Healy, notre évêque, et grâce à son généreux concours, nos Sœurs Grises, stimulées par nos Pères, entreprirent la construction d'un vaste et superbe orphelinat, au centre même de la ville. A cet orphelinat fut annexée une salle d'asile destinée à recevoir et à abriter, pendant toute la journée, les petits enfants des familles ouvrières. Le 11 septembre 1892, en présence de plus de dix mille personnes, on posa solennellement la première pierre de l'édifice appelé “Healy Asylum.” Un an après les Sœurs Grises s'y installaient et depuis, ces deux œuvres ont prospéré d'une manière étonnante. . . . .

“Avant de quitter cette œuvre de l'éducation des enfants, qu'on nous permette une petite addition. En comptant tous les enfants qui fréquentent nos trois écoles paroissiales, l'école du Petit-Canada, notre orphelinat, notre salle d'asile et l'hôpital lui-même, nous touchons au chiffre de 1,800 enfants qui reçoivent ici chaque année une éducation tout à fait chrétienne.

“En poursuivant notre vol à travers le temps, nous sommes arrivés à la présente année 1895.

“Sur le plateau élevé où se dresse notre église paroissiale, de grands travaux sont commencés. Ce terrain, les murs de notre église et l'air ambiant sont encore tout émus de la fête retentissante du 23 juin dernier. Au milieu d'un concours immense d'Américains, d'Irlandais et de Canadiens, en face de nos sociétés sorties en procession avec leurs bannières déployées et leurs brillants costumes, le R. P. Mothon a béni deux premières pierres : celle du soubassement de l'église et celle du couvent des Pères. Cette double cérémonie signifie clairement que deux œuvres considérables sont en voie d'exécution. Une maison spacieuse pour les huit Pères qui desservent les 10,000 Canadiens de Lewiston et d'Auburn sera bientôt construite

dans le voisinage de notre église. Les murs du soubassement ne demandent de leur côté, qu'à s'élaner du sol jusqu'au faite de l'église agrandie. Avec le temps, mais surtout avec la générosité de notre population canadienne, ces murs s'élèveront, les colonnes se dresseront et alors notre église, presque doublée par ce splendide accroissement, se présentera dans toute sa majesté avec sa couronne de flèches et de cloches. Telle sera l'œuvre des années qui vont venir. En attendant, l'espérance rayonne dans tous les cœurs, car le passé est la sûre garantie de l'avenir, et les bourses qui se sont ouvertes si larges pour la fondation de nos écoles et de nos œuvres de charité, s'ouvriront plus larges encore pour cette cause sacrée. Quel est, en effet, pour une âme catholique le premier monument? Notre foi nous répond : c'est la maison de Dieu et l'église de la paroisse. Allons donc de l'avant et soyons charitables, généreux, magnifiques pour la plus sublime, la plus belle, la plus sainte de toutes les œuvres."

Le *Messenger*, le *Lewiston daily Sun*, le *Lewiston evening Journal* ont donné de pleines colonnes sur cette grande fête du 23 juin, et la plupart des journaux du Maine les ont reproduites en tout ou en partie. C'est pour nous une preuve que notre œuvre dominicaine de là-bas est sympathique non seulement aux catholiques mais à ceux qui ne partagent pas nos croyances, et que le pays de la Liberté est aussi le pays où l'on sait applaudir au travail persévérant, à la foi religieuse et patriotique, quel que soit son drapeau !

L'église actuelle se termine au plus petit des deux transepts ; quand elle sera achevée, elle pourra contenir environ trois mille personnes. Les galeries seront prolongées jusqu'aux autels de la sainte Vierge et de saint Joseph. Les deux autels latéraux seront transportés plus loin, de chaque côté du nouveau transept.

En arrière de l'église se trouvent deux grandes sacristies, l'une pour les Pères et l'autre à l'usage des fidèles. Communiquant avec le soubassement il y aura une autre sacristie pour les enfants de chœur, et à la hauteur des galeries une grande salle pouvant contenir plus de 300 personnes et dans laquelle se tiendront les réunions des Tiers Ordres et des différentes confréries.

La galerie actuelle de l'orgue sera supprimée et remplacée par une autre plus spacieuse, au même niveau que les autres.

Le soubassement de l'église peut contenir environ 800 personnes. C'est là que seront placés les confessionnaux.

Le monastère des Pères Dominicains communiquera directement avec ce soubassement et avec l'église : il aura la forme d'un T renversé.

Dans le soubassement se trouveront la salle du chapitre, la cuisine et ses dépendances, le réfectoire, la buanderie et les fournaies.

Au premier étage il y aura les parloirs, la chapelle privée des Pères, les chambres du T. R. P. Prieur et du P. Procureur, et les salles communes des religieux.

Aux deuxième et troisième étages seront placées les cellules des religieux et la bibliothèque. La bibliothèque qui se trouvera à l'extrémité de l'aile sur la rue Bartlett, comprendra le deuxième et le troisième étage.

---

## CHRONIQUE DE L'ORDRE.

---

ST-HYACINTHE.—*Fête de St-Dominique.* Cette année, la St-Dominique tombait un dimanche ; aussi, tous les paroissiens de l'Eglise N. D. se sont unis à nous pour fêter dignement et cordialement le patriarche de notre Ordre. Ce fut une fête simple et bien joyeuse, où l'on sentait l'union parfaite du peuple avec ses pasteurs. La messe solennelle, présidée par S. G. Mgr. Moreau, fut célébrée par le R. P. Frédéric assisté des pères franciscains de Montréal. Nous avons été heureux de saluer dans le Père Frédéric non seulement le religieux doux et austère d'un Ordre qui est frère du nôtre, mais encore l'ami et le propagateur zélé du T. S. Rosaire.

Le panégyrique de St. Dominique fut prononcé par R. P. Wucker, des pères de la miséricorde de New-York. Il faudrait un goût suprême pour louer ce discours qui était lui-même d'un goût très sûr. Nous ne le louerons point ; car les qualités maîtresses de cette œuvre, c'étaient de ces choses qui ne supportent point la louange : la simplicité, la vérité de la pensée, la sincérité confiante et

émue du sentiment, l'art profond et sérieux qui vivifie et parfait les dons naturels. Jusqu'à ce style ample comme du classique, varié comme du moderne, jusqu'à cette voix vibrante en ses intonations les plus voilées, et pourtant modérée, retenue dans ses élans les plus libres, tout nous révélait une âme qui a compris l'âme du saint patriarche et qui s'en est pénétrée.

*L'œuvre des noviciats.*—Nous adressons encore nos remerciements aux personnes qui s'occupent de l'œuvre des noviciats, aux zéloteurs, en particulier. Grâce à ces concours généreux, grâce à la bienveillance de tous, l'œuvre naissante s'est agrandie, et promet maintenant des résultats inespérés d'abord. Nous sentons trop combien cette œuvre nous est nécessaire pour ménager à ceux qui la propagent le témoignage de notre reconnaissance.

MONTRÉAL.—*St-Elizabeth.* Le 28 juillet le R. P. Dallaire, du couvent de St-Hyacinthe, est allé établir la confrérie du T. S. Rosaire dans cette paroisse.

AVILA.—Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du Chapitre Général de l'Ordre qui vient de se tenir à Avila. Depuis plus de deux siècles, l'Espagne n'avait vu aucune réunion de ce genre. Le dernier chapitre qui fut célébré dans la patrie de notre Bienheureux Père Saint Dominique fut celui de Valence, fort célèbre dans notre histoire (1647).

Dix-neuf provinces de notre Ordre étaient représentées au chapitre d'Avila.

Avila, située au centre de cette Castille—dont Ozanam pouvait dire après l'avoir vue : " Elle est loin la Castille de mes rêves, tout le pays est triste et désolé,"—est restée la ville forte du moyen âge, complètement entourée de murailles, flanquées elles-mêmes d'innombrables tours.

Le couvent des Dominicains a trois cloîtres et sur les flancs de l'un de ces cloîtres s'élève l'église remarquable par ses proportions et son architecture. Elle est d'un style qui se rapproche plutôt du gothique pur que du flamboyant dont on aperçoit cependant quelques traces dans les sculptures de la façade. Un architecte espagnol parle ainsi de cet édifice : " C'est, sans conteste, le joyau du 15<sup>e</sup> siècle. Le génie du moyen-âge, au moment de dis-

paraître, semble avoir voulu prononcer là sa dernière parole, et il l'a dite avec une éloquence telle qu'on peut vraiment l'appeler le chant du cygne."

Les habitants d'Avila ont regardé comme un grand honneur le choix que l'Ordre de Saint Dominique avait fait de leur ville pour y tenir ses solennelles assises. Notons en terminant l'honneur singulier que la chevaleresque patrie de Ferdinand le Catholique fait aux Maîtres-Généraux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, sans distinction de nationalité. En vertu d'un décret de Philippe IV, (1660), renouvelé par Charles IV, tout Maître-Général des Frères-Prêcheurs, par le fait même de sa nomination à cette charge, et sans distinction de nationalité, devient de droit *Grand d'Espagne de première classe*. Preuve de l'estime qu'ont toujours inspirée dans les pays vraiment chrétiens les services rendus par la famille dominicaine.

CORBARA.—Le couvent d'études de la province de France actuellement à Corbara (Corse) sera prochainement transporté à Flavigny, en Bourgogne.

## CHRONIQUE DE LA PROVINCE.

RETRAITES ECCLÉSIASTIQUES.—Les deux retraites ecclésiastiques du diocèse de St-Hyacinthe ont été prêchées par le T. R. P. Duchaussoy, prieur de St-Hyacinthe. La retraite ecclésiastique d'Ottawa a été prêchée par le T. R. P. Rondot.

A l'issue de ces retraites, eurent lieu les exercices, si pleins de caractère et de grandeur, de l'adoration solennelle. Tous les prêtres pendant une heure, demeurent prosternés au pied du Très Saint Sacrement. C'est d'abord l'adoration humble et silencieuse, puis l'action de grâces sortant toute vibrante d'une âme qui ne peut contenir l'ardeur de son sentiment, puis c'est la voix du remords qui vient, dans une supplication lente et prolongée demander à Dieu pardon pour les pasteurs et pitié pour le peuple, enfin ce sont toutes ces voix, voix de l'adoration émue et tremblante, voix de l'amour, voix de la pénitence, voix du remords, toutes ces voix, puissantes ou voilées, voix du prêtre jeune où la reconnaissance et l'espérance mettent un accent de grande vie, voix du prêtre vieilli à qui le devoir dûment accompli, les faiblesses dûment

expiées donnent la gravité calme, comme aux voix du soir, toutes s'unissant dans la grande prière sacerdotale, le Pater Noster, chanté comme on le chante à l'autel—pour que Dieu donne à son peuple saint le pain de sa parole et de son corps, et pour que ses prêtres saints soient dignes de distribuer cette parole et ce corps.

C'est une grande et belle chose que cette prière en commun des pasteurs. Cette coutume honore le caractère des évêques qui, les premiers, l'ont introduite dans leurs diocèses.

QUÉBEC.—*Semaine Religieuse*. Nous avons remarqué la publication d'une série d'articles sur le P. Lacordaire. Heureux de constater l'esprit sincère et bienveillant de ces articles, nous remercions leur auteur d'avoir contribué à faire connaître, en la mettant dans sa vraie lumière, la figure puissante de cet homme qui fut avant tout un saint religieux.

#### BIBLIOGRAPHIE.

I.—*Les amitiés de Jésus*—par le R. P. Ollivier, des Frères-Prêcheurs—Paris, 1895.—Lethielleux, 1 vol. in 8°.

«Les qualités de ce livre sont celles qui ont fait le succès de *la Passion*. Etude approfondie, exposition brillante, émotion sincère et communicative avec je ne sais quelle séduction de coloris que l'auteur a rapporté de l'Orient. Le sujet est moins saisissant, les circonstances sont moins dramatiques, mais peut-être l'auteur a-t-il pénétré plus profondément dans l'analyse psychologique, cette veine préférée des écrivains français.

L'érudition du P. Ollivier est étendue et solide : il pratique à merveille le discernement des sources, il ne lui arrivera jamais de mettre sur le même pied que l'Évangile ou les historiens des révélations plus ou moins certaines ou des légendes d'une authenticité douteuse. Il y a plus, il avertit toujours son lecteur de la source où il puise. Il a l'art de la combinaison. Quelques uns aimeraient mieux je ne dirai pas plus de discernement, mais plus d'éliminations dans la combinaison, mais l'auteur a le dessein arrêté de s'attacher purement et simplement à la tradition.»

II.—*La Salutation angélique* expliquée par le R. P. Mathieu, des Frères-Prêcheurs, (se vend au couvent de St-Hyacinthe, 20 cts.)

Les âmes pieuses, amies du Saint-Rosaire et désireuses d'en pénétrer les divines consolations nous sauront gré de leur signaler ce petit livre.

Le R. P. Mathieu a condensé toute la doctrine de l'*Ave Maria* en six entretiens, remplis d'enseignements élevés et pieux, charmants de simplicité. On n'y trouvera rien de la solennité officielle du discours. Ce sont les conversations familières d'un père, à l'âme demeurée tendre pour la divine Marie, avec ses enfants spirituels.

Les tertiaires de S. Dominique, les associés du saint Rosaire voudront tous posséder ce *vade mecum* de l'âme dévote à la très Sainte Vierge.

Les prêtres eux mêmes y trouveront une source d'inspirations élevées et fécondes pour les instructions familières sur la Très Sainte Vierge.

III.—*Les Dominicains ; lettres à un jeune homme*—par le R. P. Duchaussoy—2<sup>e</sup> édition (en vente au couvent de St-Hyacinthe, 15 cts.)

Cette petite brochure, élégante dans sa forme et dans son style, donne une idée très juste et très précise de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Elle raconte en quelques pages son histoire. Elle révèle sa vie publique, sa vie intime. Aux jeunes gens qui étudient leur vocation elle présente non pas une incitation ardente à choisir la vocation dominicaine—non—mais simplement un exposé clair et court des conditions requises pour entrer dans l'Ordre de S. Dominique, et pour y vivre.

IV.—*L'Echo du Rosaire.*

Sous ce titre, les pères dominicains du couvent de Lille (France) viennent de fonder une publication populaire appelée à rendre d'utiles services aux bonnes personnes chrétiennes qui ont pris la sage habitude de réciter le chapelet. Nous souhaitons bienvenue et plein succès au petit bulletin si modeste, et par là-même si aimable.

V.—*Vies populaires des saints de l'Ordre de St-Dominique.* (en vente prochainement au couvent de St-Hyacinthe.)

Cette publication entreprise par les pères dominicains du couvent d'Amiens fera beaucoup de bien, sans bruit, en aidant à faire connaître notre Ordre dans ses types les plus achevés. Nous avons déjà reçu la première de ces brochures qui contient la vie de St-Dominique. Prochainement paraîtra la vie de St-Thomas d'Aquin.

## CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE SEPTEMBRE.

### INDULGENCES DE NOS CONFRERIES

#### *Abréviations :*

C.—Confesseur	D. fête double
M.—Martyr	T. D. fête tout double
V.—Vierge	T. O. Tiers-Ordre
O. N.—de notre Ordre.	

1 11<sup>e</sup> Dimanche après l'Octave de la Trinité, (1<sup>er</sup> du mois).

Trois indulg. plén. du 1<sup>er</sup> Dimanche du mois, comme au 6 janvier.

2 Lundi. S. Etienne, roi de Hongrie, C.

3 Mardi. B. Guala, Ev. C. O. N.

4 Mercredi. L'Oct. S. Augustin. *Solennelle.*

5 Jeudi. Bse Catherine de Racconigi, V. O. N.

Anniversaire des Familiars et Bienfaiteurs défunts de notre Ordre.—  
Indulg. plén. pour les Confr. du Rosaire qui assistent à l'Office des Morts.

6 Vendredi. B. Bertrand de Garrigue, C. O. N.

7 Samedi (11<sup>e</sup>). Ste Rose de Viterbe, V.

8 12<sup>e</sup> Dimanche après l'Octave de la Trinité, (2<sup>e</sup> du mois). NATIVITÉ DE LA Bse V. MARIE.

Trois Indulg. plén. pour les Confr. du Rosaire.—Une autre pour la procession.

Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.

Indulg. plén. pour les Confr. du S. Nom.

- 9 Lundi. Patronage de S. Joseph.  
 10 Mardi. S. Nicolas de Tolentino, C.  
 11 Mercredi. B. Louis-Marie Grignon de Montfort, C. O. N.  
 12 Jeudi. B. B. Alphonse Navarette, O. N., et ses compagnons, Mm.  
 13 Vendredi. BB. Sadoc et ses compagnons, Mm. O. N. (2 juin).  
 14 Samedi (12e). EXALTATION DE LA Ste CROIX.  
 15 13e Dimanche après l'Octave de la Trinité, (3e du mois). Le S. Nom de MARIE.  
 Indulg. plén. pour les Confr. du Rosaire.  
 Deux Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.
- 16 Lundi. Bse Imelda, V. O. N.  
 17 Mardi. Stigmates de S. François d'Assise.  
 18 Mercredi. Q.-T., jeûne. SS. Corneille et Cyprien, Mm.  
 Indulg. des stations de Rome aujourd'hui, vendredi et samedi.
- 19 Jeudi. S. Janvier et ses compagnons, Mm.  
 20 Vendredi. Q.-T., jeûne. B. François de Possadas, C. O. N.  
 21 Samedi (13e). Q.-T., jeûne. S. MATTHIEU, Ap. et Evangéliste.  
 22 14e Dimanche après l'Octave de la Trinité. Office du Dimanche.  
 23 Lundi. Ste Thècle, V. M.  
 24 Mardi. N.-D. de la Merci.  
 Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.
- 25 Mercredi. Thomas de Villeneuve, Ev. C.  
 26 Jeudi. B. Dalmace, C. O. N.  
 27 Vendredi. SS. Côme et Damien, Mm.  
 28 Samedi (14e). S. Joseph de Cupertino, C.  
 29 15e Dimanche après l'Octave de la Trinité, (dernier du mois). S. MICHEL, Archange.  
 Indulg. plén. comme au 27 janvier.
- 30 Lundi. S. Jérôme, C. Doct.

Ouverture du mois du Rosaire. — Indulg. de sept ans et sept quarantaines chaque jour. Indulg. plén. pour ceux qui en auront suivi les exercices au moins pendant dix jours.